signature.
 eux ou trois
 les affaires
 ue j'ai pre-
 Crémazie
 u que très-
 pport avec
 Il n'y a pas
 ez moi pour
 examiné.—
 s 1862, j'ai
 e mon nom
 r de billets
 étaient mis
 Je ren-
 Ville et lui
 endossais
 é vins de ne
 suivrais. Il
 rencontra
 renouvelai
 et il fit la
 deux seule
 lui.
 qu'en 1864
 es importa-
 rable, envi-
 oin de ses
 occasions,
 dation pour
 de sa signa-
 la mienne.
 Ces tran-
 en 1859, ou
 e demander
 petits billets
 la. J'avais
 imai mieux
 gent ou par
 azie ne me
 on que ses
 Je n'ai cer-
 mazie après
 Je ne puis
 se que c'est
 que j'ai en-
 illégal de
 ne que je
 elle m'obli-
 ui avait ces

billets qu'ils étaient forgés. Je ne parlai pas à M. Crémazie dans cette occasion. Je lui en ai parlé pour la première fois dans l'hiver 1861-1862. Quelqu'un étant venu à mon bureau, m'avait montré une signature sur un billet ; je lui dis de suite que ce n'était pas la mienne. Cette écriture ressemblait à celle d'une jeune personne qui commence à écrire. C'est M. Partridge qui m'a montré ce billet. Quand je lui ai dit que la signature n'était pas la mienne, il me dit : " J'avais mes doutes à ce sujet." J'en parlai à Crémazie qui me parut troublé, mais ne fit aucun aveu.

Question.—Comment se fait-il que lorsqu'on a montré ce papier sous de telles circonstances, avec votre nom sur le dos, vous n'avez pas demandé d'en lire le contenu ?

Réponse.—Je compris par la conversation que c'était un billet de Crémazie et je dis de suite que ce n'était pas mon endossement. Je fus alors chez Crémazie et lui en parlai. Je ne retournai pas chez M. Partridge pour lui parler de ce billet. J'avais eu occasion auparavant de savoir qu'il y avait un billet mis en circulation par Crémazie et portant l'endossement de M. Patry, prêtre. Je mentionnai le fait à M. Crémazie comme ami, parce que je le pensais innocent. Il parut fâché et étonné. Il dit qu'il verrait le bout de l'affaire. J'ai eu une conversation avec lui longtemps avant son départ, dans laquelle je lui dis que le bruit courait qu'il forgerait des billets et lui représentai le grand malheur qui en résulterait. Il répondit que ses embarras étaient seulement temporaires, et que si ses amis voulaient le laisser faire, tout serait bientôt arrangé. Il n'admit ni ne nia l'accusation. Ceci avait lieu après l'avertissement que j'avais donné à Healey. J'ai eu une conversation avec M. Vézina de la Banque Nationale dans le printemps de 1862. M. Vézina me demanda si certains billets étaient les miens, je voulais sauver Crémazie, et j'écrivis à M. Vézina une réponse dans laquelle je n'admettais ni ne niais ma signature. Ces billets furent payés à l'échéance par M. Crémazie. Après cela, j'informai les officiers de la Banque de Québec que je n'en donnais pour personne et dans une entrevue que j'eus avec un des

directeurs de la Banque, je lui dis que je ne faisais aucune affaire avec M. Crémazie et que si la Banque avait mon nom sur des billets, la signature était forgée. Cette conversation eut lieu vers l'hiver 1861. Jusqu'au départ de Crémazie j'ai toujours été un de ses grands amis. J'avais l'habitude d'aller à son magasin et de converser avec lui. Je n'appris son départ que deux jours après qu'il eut lieu. Je ne me rappelle pas des mots de ma lettre à M. Vézina, mais je pensais qu'en ne donnant pas de réponse directe, j'étais responsable de ces billets.

L'HON. FR. EVANTUREL.—Je n'ai jamais eu de conversation avec M. Healey au sujet des billets Crémazie.

Transquestionné.—Depuis plusieurs années j'ai prêté mon nom à M. Crémazie, sur des billets d'accommodation, mais l'ai fait *gratis*. J'aime que cela soit connu du public car cela pourra être utile. J'ai d'abord endossé pour lui environ cinq ou six ans avant son départ ; et j'ai ainsi endossé jusqu'à environ dix-huit mois avant sa fuite du pays. Je n'ai jamais autorisé M. Crémazie ni directement, ni indirectement à signer mon nom. Environ cinq ou six mois avant le départ de Crémazie, j'ai entendu dire que mon papier était entre les mains des *usuriers*. J'avais dans le temps un ou deux billets véritables dont j'étais le prometteur et M. Crémazie l'endosseur, et j'ai supposé que c'étaient ces billets auxquels on référerait. Ce n'est seulement que trois jours avant le départ de Crémazie que M. Larue, notaire, me montra un billet portant ma signature forgée. C'est là la première information positive que j'ai eue des faux commis en mon nom. Un jour ou deux avant cela, M. Levey me dit qu'une personne offrait de vendre à un énorme discount des billets dont j'étais l'endosseur, ainsi que M. Cauchon ; M. Levey m'a dit qu'il n'avait pas vu la signature, mais que le courtier lui en avait parlé d'une manière positive. M. Levey me dit que c'était M. Crémazie qui était le faiseur de ces billets. Quand M. Larue me parla et me montra le billet, je vis de suite que ce n'était pas ma signature ; mais je n'ai pris aucune démarche contre M. Crémazie, parce que